Les jumeaux à la crèche

Les jumeaux Romain et Roland n’étaient guère faciles à distinguer l’un de l’autre, encore maintenant malgré leurs 17 ans. Ils s’amusaient à laisser planer le doute. Ils ne trompaient pas leurs parents, ni leur petite sœur : on ne vit pas longtemps les uns avec les autres sans que les intimes soient reconnaissables par une allure générale, de petites manies, des détails dans la façon d’être, même la démarche. Les jumeaux avaient un malin plaisir à s’habiller de la même façon et les copains s’y laissaient prendre : Romain quittait un groupe par la droite et faisait semblant de réapparaître quasi instantanément sur la gauche, sauf que c’était Roland, qui s’était caché et attendait le moment propice. Leur parfaite ressemblance avait permis de jouer des tours de magie et donner aux spectateurs l’illusion que celui qui disparaissait derrière un voile – et passait par la trappe sous la scène – était capable dans la seconde suivante de surgir d’où on ne l’attendait pas.

A l’infirmerie, ils jouaient des tours au médecin scolaire. Quand l’un se faisait examiner déshabillé dans la salle de soins, l’autre s’installait habillé sur la chaise, face au bureau de la doctoresse. Mais elle n’appréciait pas du tout ce genre de blague : « Vous vous rendez compte, si je me trompe sur votre identité, les conséquences que cela pourrait avoir ! Mais j’ai un moyen de vous distinguer : vous, Romain, vous avez un souffle au cœur, pas votre frère. – Mme, et le secret professionnel ! » Elle rougissait, confuse, et ils en riaient.

La direction les avait mis dans deux classes différentes, à la demande des professeurs, car en début d’année scolaire, les jumeaux les avaient enragés, à répondre indifféremment l’un pour l’autre. Mais ils continuaient à se jouer des profs : Romain échangeait parfois avec son frère les cours de français et littérature, qu’il aimait, tandis que Roland suivait des cours de maths dans la classe de son frère. Alors chacun pouvait se montrer savant sur un sujet qu’il avait déjà traité dans sa classe à lui. Les élèves, eux, n’étaient pas dupes, à cause des clins d’œil que le petit malin leur faisait, et d’ailleurs ils repéraient Romain à sa gourmette, que lui seul portait. Tous riaient sous cape, mais n’en pouvaient plus de se retenir quand le prof comprenait le stratagème et envoyait le coupable à la direction. Mais les jumeaux ne redoutaient pas la sanction, car leur mère était prof dans l’établissement, et jamais ils ne furent renvoyés. La direction avait proposé que leur mère les ait dans sa classe de français, mais elle aussi était malicieuse : « Moi, je les reconnais facilement, à vous de trouver l’astuce pour les distinguer ». Elle donna un lot de consolation : l’un avait un gros grain de beauté dans le cou ; mais celui-ci le cachait précautionneusement sous une écharpe ou un pull à col roulé, et son frère par jeu et solidarité, faisait pareil. Et un prof serait-il autorisé à ce qu’un élève lui dévoile un défaut physique avant qu’il rentre dans sa classe ? Donc seul la prof de gym pouvait faire le distinguo. La direction demanda à la mère des jumeaux de veiller à ce que seul Roland porte foulard ou pull à col roulé.

Julie tomba amoureuse de Roland, et ils s’entendaient bien, découvraient leur caractère respectif. Mais un jour de froid, celui-ci avait dit à son frère – venu aussi avec une écharpe – d’attendre Julie à la sortie de l’école et de se faire passer pour son amoureux. Ils s’étaient pris par la main, commençaient à marcher dans la rue, et elle s’apprêtait à embrasser ce compagnon de route, quand elle s’aperçut que le soi-disant Roland avait une gourmette : « Romain ! J’allais te faire un baiser sur la bouche, tu te rends compte, on ne joue pas avec les sentiments et les gestes de tendresse. Comment même tu as pu me laisser te prendre la main devant tout le monde. – Personne n’y a vu que du feu, et j’allais juste te dire que Roland nous suit. – Ignobles frères ! » Et Julie les roua de coups. Elle fut tellement fâchée qu’elle rompit avec Roland. Les jumeaux réalisèrent que certaines blagues ne sont pas de l’humour, mais un mensonge qui blesse. Ils furent vexés que Julie les ignore royalement.

Noël se préparait et les jumeaux s’étaient proposés pour jouer dans la crèche vivante du village. L’un serait le berger, l’autre un des rois mages. Julie vint comme chaque année avec sa grande sœur à la fête sur la place de l’église. Elle admira les décors de cette crèche, les personnages, y compris l’enfant Jésus, si mignon, admiré par Joseph et Marie – il y avait un tel air de ressemblance, que ce ne pouvait qu’être sa maman –, le berger fixant par moments sa brebis, à d’autres la sainte famille. Julie reconnut un des jumeaux : il était attendrissant, mais « je ne peux pas me laisser émouvoir : je ne sais même pas si c’est Roland ». Les Mages un peu à distance de la mangeoire regardaient toute la scène, l’Enfant, Ses parents, la brebis, le berger, d’autant plus que « voilà l’autre jumeau ; il regarde souvent son frère ». Il portait un coffret rempli de bijoux plaqués or. Il prenait son rôle à cœur et le cœur de Julie s’emballa. Les deux frères avaient de la prestance, belle allure, mais « je dois garder la tête froide : on n’aime pas quelqu’un par le physique ». Elle demanda à sa sœur de dire un peu fort le nom de Roland. En fait les deux frères étonnés tournèrent les yeux sur le public et finirent par voir Julie. Deux sourires s’épanouirent sur les lèvres : le berger et Julie se reconnurent par l’intensité de leurs regards et les traits de visages amoureux - « ça ne trompe pas » - ; le mage n’eut pas la même expression de visage attendri et complice.

A la fin de la crèche vivante, Julie retrouva son Roland-berger, lui posa la tête sur l’épaule et ils se demandèrent pardon, lui pour s’être joué d’elle, elle pour avoir boudé et l’avoir ignoré. Ils réfléchirent à la magie de Noël et se dirent que leur réconciliation était le fruit d’un nouveau-né, qui rapprochait les cœurs, Prince de la paix, merveilleux Conseiller.

« Les Mages virent l’Enfant avec Marie sa mère; et, tombant à Ses pieds, ils se prosternèrent devant Lui.

Ils ouvrirent leurs coffrets, et Lui offrirent leurs présents : de l’or, de l’encens et de la myrrhe ».

Romain s’approcha de Julie et lui offrit le coffret, en lui disant : « Daigne, Julie, accepter cette bague de fiançailles de la part de…, de Roland. – Romain, tu es incorrigible ! – L’Enfant-Dieu ne demande-t-Il pas une âme d’enfant ? » Roland se dit que le plus beau cadeau à faire à sa Julie, c’était de cheminer avec elle et de voir si leur amour était assez sérieux pour s’engager l’un envers l’autre et justement en arriver à d’éventuelles fiançailles.

« Les bergers repartirent », le berger Roland et sa bergère repartirent :

« Ils glorifiaient et louaient Dieu pour tout ce qu’ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été annoncé ».

P.S. Le conteur est réticent à dire que la sœur de Julie ne fut pas indifférente au charme de Romain. Si le statut du conte est de faire s’évader un moment de la réalité, pour l’affronter ensuite avec un regard d’enfant, plus de joie et d’espérance, la naïveté du lecteur ne va pas jusqu’à imaginer qu’à cette fête, tout devient rose dans le meilleur des mondes. S’il y a par ci par là une trêve de Noël dans un conflit guerrier, de là à s’imaginer que tout le monde s’aime et se fait des cadeaux, ce serait croire aux contes de Noël, croire au Père Noël, et non au « Dieu-Fort, Père-à-jamais », pour le moment ensommeillé dans la crèche et pourtant déjà Sauveur et « Dieu avec nous ».